

---

## Chapitre premier

---

*Où l'on voit entrer en Moldavie un voyageur venu  
d'un pays lointain; et où il est dit pourquoi  
le capitaine Élie Tourcouletz n'est pas seulement  
chef de bande, mais encore astrologue.*

C'était vers la fin de septembre, qu'on appelle le Brumal en Moldavie, le Nouvel An 7188 depuis la création du monde<sup>1</sup>, et l'année du Christ 1679. L'été avait été sec et brûlant. La mort dans l'âme, les paysans avaient fini depuis longtemps de rentrer leurs maigres récoltes, pour autant que Dieu leur avait permis d'en faire. Dans les collines, les vendanges s'achevaient, et le produit des vignes, quant à lui, avait été abondant; les charretiers qui passaient entre les coteaux chauves et les pâtures calcinées avaient commencé à installer leurs campements avec leurs tonneaux vides dans l'attente du vin nouveau. Au moins Celui-qui-soupèse-toutes-choses n'avait-il pas oublié de gratifier la Moldavie de cette consolation qu'était le vin. Comme dit pour sa part le petit peuple : « Le vin est bon pour la joie comme pour le cafard. » Et comme ajoute de même le vieux psalmiste : « Le vin réjouit le cœur de l'homme et profite aux membres de son corps<sup>2</sup>. »

Quelques jours auparavant, parti de Pologne, un étranger, qui venait d'encre plus loin, avait franchi la frontière et suivait la grand-route de la vallée du Sireth<sup>3</sup> avec ses compagnons. C'était un pieux ecclésiastique de l'ordre de Saint-Augustin<sup>4</sup>. Sous son ample manteau de drap foncé, on devinait un corps resté assez vigoureux et agile malgré sa petite taille; sous son capuchon, une figure douce montrait des traits fins et spirituels. Et d'autres signes discrets prouvaient également, dans toute sa personne, que

---

---

cet humble habit ne couvrait pas un moine ordinaire. Il montait un petit cheval bai de Bucovine, harnaché d'une housse posée à même le poil et sanglée par une corde. Le cheval n'avait pas d'autre parure, pas d'étriers non plus, mais le voyageur portait cependant des éperons et se tenait en cavalier accompli.

En réalité, ce moine n'était pas seulement le frère Paul dans le Christ; c'était monsieur l'abbé de Marenne, issu d'une vieille famille française tombée dans la gêne et pourvue par Dieu d'un trop grand nombre d'enfants, mais encore dotée d'assez hautes protections à l'époque. D'après ce qu'on avait pu apprendre de ses serviteurs, presque muets, sa seigneurie M. l'abbé de Marenne faisait route de l'occident vers l'orient et se rendait chez les infidèles pour les éclairer en leur apportant la vérité. En fait, peut-être était-il chargé d'une mission diplomatique secrète. Mais personne n'avait la preuve qu'il fût porteur d'une telle mission. Car le marquis de Croissy, secrétaire aux Affaires étrangères du Roi-Soleil<sup>5</sup>, la lui avait confiée lors d'une entrevue strictement privée en son cabinet de Paris, vers le milieu du mois d'août, et M. l'abbé de Marenne, qui n'en était pas à son premier service de ce genre, savait garder un secret. Comme tous ignoraient qu'il y eût même un secret, personne ne cherchait d'ailleurs à faire bavarder l'abbé, du moins pour le moment. Ceux qui ne croyaient pas à son œuvre de missionnaire se taisaient en souriant et pensaient ce que bon leur semblait. Il avait dû affronter on ne savait quels embarras sur les routes d'Allemagne, embarras causés en particulier par la très indiscrète police de l'illustre empereur Léopold; aussi M. de Marenne avait progressé lentement et paraissait s'être tout d'abord déplacé au plus fort de la nuit; mais après qu'il fut entré dans leur République<sup>6</sup>, les Polonais l'avaient laissé passer sans encombre, ayant de bonnes relations avec le pays de France.

Les serviteurs qui accompagnaient M. l'abbé, montés comme lui sur de mauvaises haridelles, étaient au nombre de quatre. Deux d'entre eux étaient ses fidèles valets, des domes-

---

---

tiques venus avec lui de Paris. Les deux autres étaient des recrues de fortune, des étrangers mi-religieux, mi-laïcs, issus d'un monastère orthodoxe situé près de Lvov, et qui s'étaient trouvés connaître quelques bribes de la langue des Moldaves<sup>7</sup>; ils parlaient assez bien aussi le turc et le tatar. Il avait besoin d'eux non seulement pour aller à Jassy et pour parcourir la Moldavie, mais surtout pour le moment où il séjournerait chez les gouverneurs d'Obloutchitsa<sup>8</sup>, d'Andrinople et d'Istanbul. À quelle nation ces connaisseurs des langues barbares appartenaient-ils? C'est là ce qu'on ne pouvait savoir au juste, et depuis qu'il les avait emmenés avec lui, l'abbé de Marenne se rompait la cervelle pour résoudre cet intéressant problème.

Leur guide à tous était un homme d'armes de souche moldave passé au service des Polonais. On le connaissait sur les marches de Pologne comme sur celles de Moldavie; les Cosaques savaient bien qui il était, et surtout les Tatars; ces derniers en raison du grand nombre de méfaits et de dégâts qu'il leur avait infligés. Les Moldaves eux-mêmes ne pouvaient pas dire qu'il eût chez eux la réputation d'être un bienfaiteur, tant ses services avaient souvent été cruels y compris pour ses propres compatriotes. Cet homme était Élie Tourcouletz<sup>9</sup>, capitaine d'une horde de gueux, auquel on avait recours lors des échauffourées et des guerres interminables de ces temps-là. Les routes du Pays-Haut étaient battues par des bandes de Mazures, de Cosaques et de Polonais; le fortin de Neamtz et la citadelle de Soutchava étaient tenus par de fortes compagnies régulières d'Allemands, alors que la ville polonaise de Kaménetz était tombée aux mains du Sultan. À l'heure présente, le pouvoir du voïvode Georges Douca, seigneur et maître de la Moldavie, ne s'exerçait plus sur cette route de la vallée du Sireth.

Il restait encore deux heures avant le coucher du soleil, et on voyait le chemin de Roman se perdre en zigzag sans la moindre présence humaine sous les vols obliques des corneilles et des étourneaux. Se retournant vers sa suite, M. l'abbé de

---

---

Marenne lança une question dans un polonais hésitant. Les deux frères du couvent piquèrent des deux et s'approchèrent.

— Que désire Votre Sainteté? demanda le premier, mince et hâve.

L'autre, un blond bouclé, paraissait somnoler. Il releva le front et tendit l'oreille lui aussi.

— Demandez au capitaine de me dire s'il y a encore loin d'ici à Săbăoani, dit l'abbé.

Le capitaine Élie Tourcouletz chevauchait en tête. Il avait l'oreille fine. Il s'arrêta.

— Il y a encore une heure de route, dit-il en tournant sa figure olivâtre aux yeux perçants sous des sourcils broussailleux. Ce soir, nous ne sommes pas en retard sur notre horaire d'arrivée.

— À la bonne heure, dit le Français.

— Oui, mon père; et cela est heureux pour deux raisons, ajouta Tourcouletz en faisant ranger aux côtés de l'abbé son cheval alezan bien harnaché et bien sellé.

— Ah? pour deux raisons? Voyons un peu.

— Fort bien. Premièrement, parce que le temps semble d'humeur à changer; et nous pourrons trouver refuge à Săbăoani, dans la maison du père Ambroise le Hongrois. Deuxièmement, parce qu'avant d'entrer dans le village de Fântâna Lepșei [La-Fontaine-de - Leapșa], nous avons rendez-vous avec l'ami dont on vous a parlé, mon révérend, celui que j'ai envoyé chercher dès avant-hier par mes deux cavaliers...

— Ah, c'est ici, à cette fontaine, que nous avons rendez-vous avec messire Alexandre Roussét?

— Tout comme je vous le dis.

— Voilà une bonne nouvelle, tout comme l'annonce que nous allons faire étape pour dîner et pour nous reposer. Je me réjouis de rencontrer cet ami que je ne connais pas encore, et que j'estime pour ce qu'on m'a dit de lui. Cependant, mon bon monsieur, je voudrais savoir quel astrologue vous avez consulté

---

---

à Lvov pour savoir que le temps va se gâter le lundi vingt-sept septembre au coucher du soleil.

— Mon révérend père, je n'ai pas consulté ceux qui lisent dans les astres; mais je vois les étourneaux voler en bande avec les corneilles et les choucas, et je reconnais notamment qu'il va faire mauvais temps à leur cri, aux uns comme aux autres. En outre, je vois que ce soir, le clair de lune est voilé. Et j'ai encore remarqué que le vent léger qui ce matin nous arrivait de face est tombé depuis midi; et que pour l'heure, un autre vent, autrement chantant et autrement coupant, s'est mis à souffler derrière nous, venant du septentrion...

L'abbé de Marenne regarda le capitaine Élie en souriant avec admiration.

— Voilà des observations, déclara-t-il, qu'il faut que je communique à quelques-uns de mes amis de l'Académie. Plus j'avance vers l'orient, plus les gens sont proches de la nature et de Dieu.

— C'est peut-être bien comme vous dites, mon révérend, balbutia Tourcouletz qui n'entendait goutte au commentaire de l'abbé; mais pour ce qui est de pleuvoir, il va sûrement pleuvoir, ou même y avoir de la tempête. Ça, tout le monde peut le comprendre. Et vous pouvez demander à Istratié et à Athanase, mon révérend, ils vous diront comme moi.

— Je n'en doute pas, dit Marenne en souriant. Demandons-le-leur si vous voulez, mais si je m'écoutais, nous nous passerions des discours de gens que j'ai amenés à d'autres fins. Ils sont capables de trouver une source pour abreuver les chevaux, de m'apporter un rayon de miel et un morceau de pain, de parlementer pour nous faire héberger dans un antre de troglodytes, mais je les soupçonne de ne pas savoir l'astrologie comme vous.

Il se retourna vers Istratié, celui qui était mince et efflanqué :

— Qu'en penses-tu, frère Istratié? Le temps va-t-il changer ou non?

---

Istratié fit entendre une profonde voix de basse, en totale contradiction avec sa chétive personne :

— Comme Dieu voudra, fit-il avec humilité, en s'inclinant jusqu'à la crinière de son cheval. Comme Dieu voudra, et comme le dit messire le capitaine Élie.

— Et toi, Athanase, qu'en penses-tu ?

— C'est bien ainsi, psalmodia l'autre frère d'une voix grêle en s'inclinant pieusement à son tour; c'est bien comme le dit le capitaine Élie, et comme le Seigneur, dans sa miséricorde, daignera qu'il en soit.

Les valets du Français écoutaient avec nonchalance et respect, sans comprendre un traître mot. L'abbé de Marenne s'égaya des réponses des Ukrainiens, avec un regard complice vers Tourcouletz. Puis il soupira en parcourant la route d'un œil rêveur, dans l'attente de l'étape et du repos.

Le paysage s'étendait désert. Au fond de lointains ravins, l'abbé pressentait des sites habités, au-dessous de nuages de fumée.

— Vous croyez que nous allons rencontrer notre ami ? demanda-t-il après un silence, non sans quelque préoccupation.

— Je l'entends qui vient; le voilà, répondit le capitaine Tourcouletz.

L'abbé tendit l'oreille, haussant les épaules. Il n'entendait rien. Puis il tressaillit, levant le nez. Venant d'une vallée, au détour d'un col, il percevait le pas rapide d'une troupe de chevaux.

---